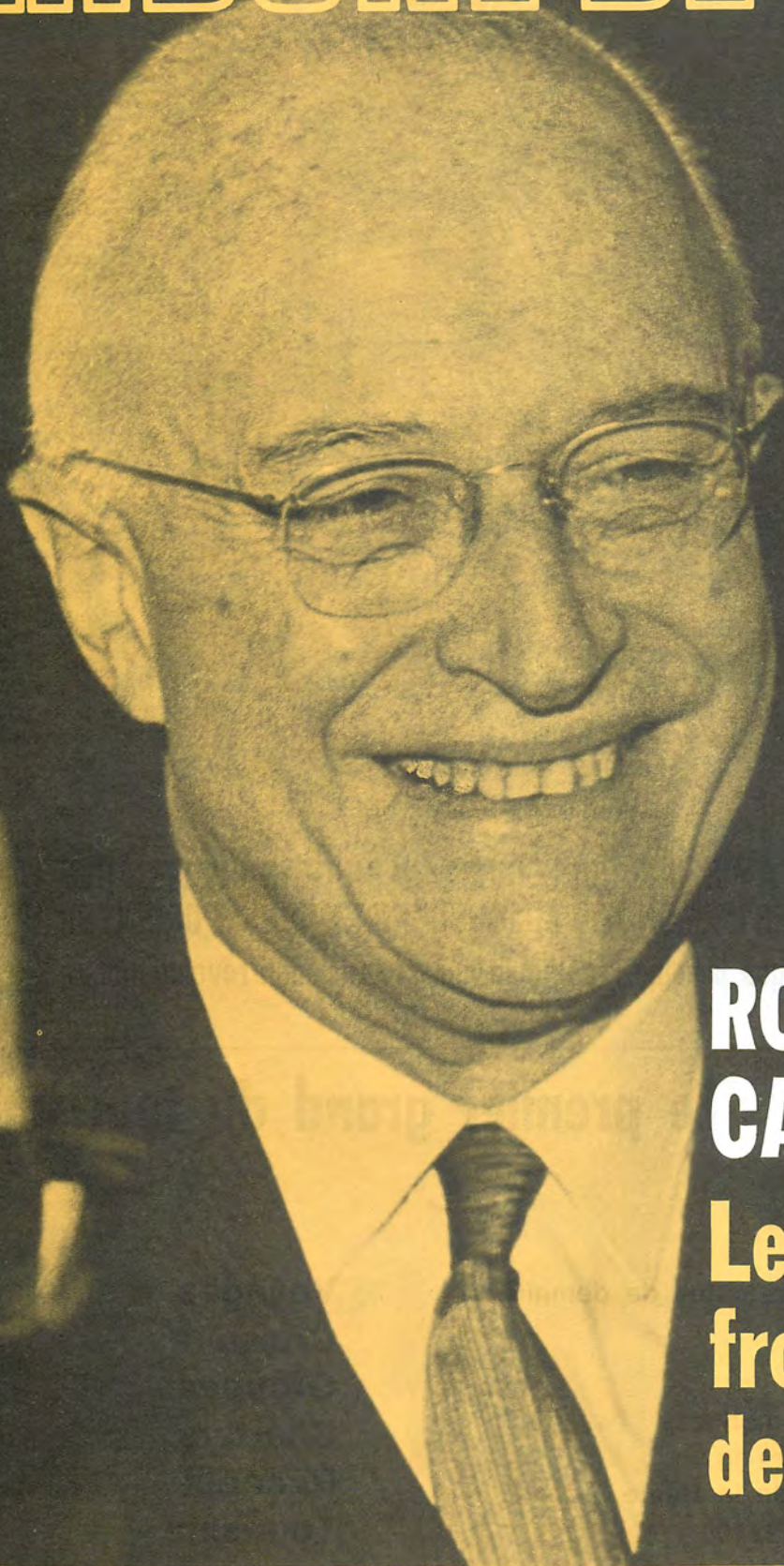


# TRIBUNE DE GAUX

PAGE 1

**Etudiants  
CINQ ANS  
APRÈS**



**ROBERT  
CARMICHAEL**

**Les nouvelles  
frontières  
de l'industrie**

## TRIBUNE DE CAUX

N° 6 - JUIN 1973

France : 68, bd Flandrin, Paris 16<sup>e</sup>

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20

**Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.**

**Responsable de la publication :**

Jean-Jacques Odier.

**Rédaction et réalisation :**

Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Monika Flütsch, Regula Borel, Catherine Guisan, Philippe Lasserre, Danielle Maillefer, Philippe Schweisguth, Daniel Mottu.

**Administration et diffusion :**

Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

**Société éditrice :**

Editions, théâtre et films de Caux S. A.

**Composition, tirage offset :**

Imprimerie Corbaz S. A., Montreux.

**ABONNEMENTS**

**TRIBUNE DE CAUX**

**Pour une année (12 numéros)**

France : FF 24. Suisse : Fr. s. 18.—. Belgique : FB 220. Canada : \$ 6.—. Autres pays par voie normale : FF 27 ou Fr. s. 21.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 30 ou Fr. s. 24.—.

**Prix spécial étudiants, lycéens :**

FF 12 : Fr. s. 10.— ; FB 120.

**Verser le montant de l'abonnement :**

En France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10-25 366, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral (avenue Coloniale 37, 1170 Bruxelles), CCP 57 81 60 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).

## L'Europe et le défi du Nixon round

Bientôt les Etats-Unis, l'Europe et le Japon se rassembleront à Tokyo pour une négociation commerciale auprès de laquelle les marathons nocturnes de Bruxelles apparaîtront vite comme des jeux d'enfants. Le président Nixon et M. Kissinger nous ont avertis : les Américains joueront très dur.

Quelle sera l'attitude de l'Europe ? Il semble évident que si elle aborde ces négociations sur la défensive, si elle ne songe qu'à préserver sa prospérité, elle part perdante. L'un de ses atouts principaux réside dans son ouverture vers l'extérieur. La commission de la CEE, par exemple, proposera en août aux Etats africains associés de garantir les recettes d'exportation de leurs produits de base. L'Europe ne pourrait-elle

se battre pour que les Etats-Unis et le Japon s'engagent à leur tour dans cette même direction ?

Ces relations économiques d'un type nouveau, unissant les économies occidentales à celles du tiers monde, écarteraient délibérément les effets de domination pour faire place à des rapports de service : les possibilités et les conditions de vie des hommes qui produisent seraient appréciées au même titre que les exigences de rentabilité des économies qui consomment.

Il y a là, pour l'Europe, une chance à saisir qui ne se représentera plus. La liberté dont elle jouira demain ne dépend-elle pas des responsabilités qu'elle aura su prendre aujourd'hui pour l'ensemble du monde ?

## Ce n'est pas une utopie

Cette association entre les économies occidentales et celles du tiers monde n'est pas une belle idée formulée par des économistes bien-pensants. Des précédents existent. En rendant hommage à la vie et à l'action de Robert Carmichael, qui a longtemps présidé l'industrie européenne du jute, ce numéro rappelle ce qu'un homme peut faire pour transformer des relations économiques en fonction d'impératifs humains.

A Caux, cet été (voir en fin du numéro), il

sera question de la manière dont on peut éviter qu'une guerre économique ne se déclenche entre les Etats-Unis, l'Europe et le Japon, et avec les pays détenteurs de matières premières dont ils ont besoin. Ne s'agit-il pas, fondamentalement, de créer des relations nouvelles entre les hommes, quels qu'ils soient ? Ce n'est pas simplifier le problème que de l'affirmer, mais bien poser la seule base réaliste qui permette de le résoudre.

## Gratuité

Depuis que les Postes ont réorganisé la distribution du courrier, nous avons un nouveau facteur qui dessert le village et les hameaux environnants à bord de sa petite camionnette jaune.

C'est un jeune gars, rapide, précis, souriant, qui a l'air de vouloir distribuer, en plus des lettres et des journaux, toute la bonne volonté, la gaieté, la joie de vivre dont il déborde.

Un beau jour, nous avons appris par une vieille dame du village qui vit seule et ne se déplace plus guère, que notre jeune facteur passait la voir tous les jours, même sans courrier. Il s'enquiert de ses besoins, lui rapporte de la ville ce qu'elle ne trouve pas à la boutique du village et fait dans son

## A TRAVERS CHAMPS

petit logis tout ce qu'un fils ferait normalement pour sa mère.

C'est un exemple entre mille de cette « activité gratuite » — et très souvent bien cachée — qu'un de nos lecteurs, dont nous avons publié la lettre le mois dernier, réclamait comme un remède à l'esprit de lucre.

Le cœur de l'homme est ainsi fait qu'il trouve plus de satisfaction à se donner qu'à se vendre. Il n'y a jamais assez d'argent pour contenter ceux qui se plaignent d'en faire toujours trop pour ce qu'ils gagnent.

Tandis que l'effort gratuit fait pousser la joie comme le soleil après la pluie fait pousser l'herbe.

*Philippe Schweisguth.*



Failllefer

# LE SUJET DU MOIS

Philippe Lasserre  
Catherine Guisan

## CINQ ANS APRÈS LA RÉVOLUTION EN SURSIS

**Mars 1973. Des journées de printemps à la chaleur estivale voient éclater à Paris une nouvelle révolte. Par milliers, lycéens et étudiants descendent dans la rue, défient les forces de l'ordre, couvrent de slogans les murs de la ville et les couloirs du métro. Les détonateurs de cette crise : la mise en application d'une nouvelle loi sur le service militaire et la création d'un nouveau diplôme, le DEUG (diplôme d'études universitaires générales), destiné à sanctionner les deux premières années d'université.**

D'un bout à l'autre de la nation, on s'interroge : est-ce le commencement d'une nouvelle « révolution » comme celle d'il y a cinq ans ? L'esprit de mai va-t-il renaître — comme le souhaitent les manifestants qui scandent : « Chaud, chaud, le printemps sera chaud » — parce que les aspirations profondes de la jeune génération n'ont été en rien satisfaites ?

Ainsi la situation présente apparaît-elle composite, inquiétante par les incertitudes qui semblent peser sur l'avenir, encourageante pourtant à bien des égards : car l'on découvre que partout où un individu regarde les faits avec lucidité, se remet en question lui-même et décide de changer, renaît aussitôt l'espoir.

Ceux qui contestent, protestent et manifestent aujourd'hui avec tant d'ardeur, se rapprochent-ils de solutions, d'un mode de vie qui rende l'humanité plus vivable ? Ont-ils franchi le pas qui va de la « prise de conscience » à la prise de responsabilité ? Estiment-ils que des transformations valables, acceptables au niveau des préoccupations de société sont nées de ces fameux

« événements » ou vont naître d'autres secousses à venir ?

Si la crise de mars n'a pas conduit à un nouveau mai, elle aura eu du moins le mérite de braquer le projecteur sur un besoin profond de la nation : l'insatisfaction de la jeune génération.

**« Nous voulons un monde nouveau et original »**

Pourtant, aux yeux de la grande majorité de ceux qui ont été directement mêlés à l'action de mai 68, même de celui qui avoue, le sourire aux lèvres, que « taper sur les C.R.S. était devenu une fin en soi et non un moyen », il en est resté un acquis incontestable.

Pour cet étudiant, aujourd'hui élève en sciences économiques, et qui admet n'être pas engagé en quoi que ce soit, mai 68 a permis bien des choses : la discussion avec les professeurs, qui se fait maintenant d'égal à égal, la possibilité de mettre en doute la tendance de tel cours ou de telle bibliographie de même que l'installation de panneaux d'affichage politique à l'intérieur des universités, ce qui a impliqué un véritable apprentissage de la part des usagers de ces panneaux.

« Les étudiants vous abordent plus facilement », nous confirme l'économiste René Passet à qui a été confiée à la rentrée d'octobre 68, la délicate direction du centre Assas, dont les locaux sont utilisés par deux universités, l'une à tendance gauchiste, l'autre à tendance de droite. « Ils ont faim et soif de contact, ajoute-t-il. Pendant mai 68, ils venaient s'agglutiner autour de moi.

C'était là le reflet du drame que nous vivons avec cette société sans père. C'est de là que vient la violence de l'accusation contre le prof, qui n'était pas l'homme qu'ils voulaient. Maintenant, je fais cours au milieu de mes 1700 élèves de première année, à l'aide d'un micro balladeur, qui permet de circuler dans les travées de l'amphithéâtre. » Il nous explique qu'il a eu recours à cette pratique après avoir eu une « révélation », lors d'une surveillance d'examen en juin 1968 : « Je me suis mis au fond de la salle tandis que mon collègue était dans la chaire et soudain je me suis vu moi-même avec les yeux de l'étudiant : une ombre floue, portant la robe du juriste, installée dans une chaire lointaine. J'ai compris que l'on peut se révolter devant une telle abstraction et cela m'a déterminé à changer mes méthodes. Maintenant, deux regards peuvent se croiser, je peux répéter une phrase pour un étudiant qui n'a pas compris. »

**« La participation ne se donne pas, elle se conquiert »**

Un autre professeur, qui enseignait à Nanterre à l'époque et qui a publié une remarquable petite étude sur ses expériences<sup>1</sup> écrit dans son avant-propos : « Comprendre [les étudiants] n'est ni aisé ni rapide... On a à bousculer des positions acquises, des idées arrêtées, des défenses intérieures... Tout au long de ce mois de mai 1968, j'ai résisté à comprendre avant de me laisser

<sup>1</sup> Epistémon, « Ces idées qui ont ébranlé la France », A. Fayard, éditeur.



Danielle Maillefer

Paris, mars 1973

aller au sens de ce qui, d'épisode en épisode, émergeait. Comprendre le changement, c'est soi-même changer. J'ai eu des accès de colère et de peur, des envies de tout laisser tomber. Je me suis tu quand il aurait fallu parler. J'ai tranché d'un ton cassant quand écouter ou persuader eût été préférable... L'avantage que je retire dès à présent du nouveau régime, c'est que je ne m'ennuie plus. J'étais devenu un gestionnaire, un planificateur, un comptable... Les étudiants sentaient que je me préoccupais non pas tant d'eux que de la machine... Pour la première fois cette année, j'avais songé à changer de métier. Depuis le mois de mai, l'université à nouveau m'intéresse. »

D'autre part, il est incontestable que la loi d'orientation votée en novembre 1968 a apporté des changements. Suivant trois grands principes de mai : autonomie, cogestion et respect des libertés politiques et syndicales. Elle a accordé aux universités une large autonomie en matière pédagogique, administrative et financière, chaque établissement disposant désormais d'un crédit global de fonctionnement. Les étudiants ont obtenu d'être représentés (jusqu'à 50 % des sièges) à tous les niveaux de gestion et les chaires attribuées définitivement à un professeur titulaire ont été supprimées. Les cours magistraux ont perdu de leur importance au profit des travaux dirigés par groupe et le système du contrôle continu a remplacé partiellement l'examen traditionnel.

Des militants de l'UNEF-Renouveau (tendance communiste) de l'Université de Vincennes, nous déclaraient : « La loi d'orientation était une bonne base, mais elle n'a jamais été appliquée. » Ce qui n'est que

partiellement exact. Dans l'esprit de nos interlocuteurs, c'est le gouvernement qu'il faut accuser de cet état de choses. Pourtant le contact avec de nombreux étudiants et enseignants conduit à supposer qu'il y a d'autres responsables. Peu d'étudiants participent aux élections de leurs représentants. Ils trouvent ces scrutins trop « politisés ». Notre étudiant en sciences économiques nous explique : « Les étudiants modérés ne s'organisent pas. La majorité d'entre eux pensent surtout à leur carrière. Je suis très personnel et égocentrique moi-même, mais il y a des pressions qui viennent d'ailleurs, cela devient de plus en plus difficile de donner aux gens des idéaux quand les hommes au pouvoir n'en font pas preuve. »

Qui brisera le cercle vicieux ? C'est la question que l'on peut se poser. Une étudiante qui se prépare à faire une carrière dans l'interprétariat nous confirme ce point de vue : « Les étudiants autour de moi se posent relativement peu de questions. Ils aspirent à une bonne carrière, à la possibilité d'avoir des loisirs intéressants et des vacances suffisantes. Il y a un petit noyau de militants, mais l'immense majorité, dont je fais partie, est plutôt égoïste et a horreur du prosélytisme. »

La remarque d'un professeur d'économie sociale de Paris prend alors tout son sens : **Plus les structures sociales sont généreuses (Réd.: et il est indéniable que la loi d'orientation allait dans le sens de la générosité), plus elles sont moralement exigeantes. Si vous voulez construire une société socialiste, il faut des gens qui respectent volontairement une discipline de travail, qui soient d'une honnêteté rigoureuse, qui cherchent**

**leur satisfaction dans le bon fonctionnement de l'action collective, qui participent activement aux décisions. Ce comportement implique une grande rigueur à l'égard de soi-même.** » Et ce même professeur de nous confier sa déception devant le nombre trop faible d'étudiants prêts à faire fonctionner les nouvelles structures de l'université.

**« Les étudiants ne s'intéressent pas tant à ce qu'un professeur a dans la tête qu'à ce qu'il a dans le ventre »**

D'autres enseignants ont reconnu devant nous que tous les membres du corps professoral ne faisaient pas davantage preuve d'un sens de responsabilité suffisamment développé. Un professeur de français de Nanterre nous disait : « Pour de nombreux collègues, les grèves étudiantes sont l'occasion rêvée de prendre des vacances supplémentaires et les étudiants s'en rendent compte. Cela ne peut gagner leur respect. »

Pourtant, çà et là, des hommes ont décidé de jouer le jeu, quelles que soient les circonstances. Ils parlent avec conviction de leurs expériences.

David C. étudie depuis deux ans à l'Université de Vincennes où, d'après lui, « se font les expériences les plus intéressantes en France ». Il ne faut pas s'arrêter aux aspects « folkloriques » : cheveux longs, crasse et graffitis sur les murs, mais voir ce qu'il y a derrière », dit-il. « Evidemment, pour bénéficier des méthodes d'enseignement pratiquées ici, il faut montrer beaucoup d'initiatives et ne pas relâcher son effort, autrement on est vite perdu. »

Tout en nous signalant au passage le seul

*« On juge un intellectuel non sur ce qu'il pense, mais sur le rapport entre ce qu'il pense et ce qu'il fait »*

amphithéâtre de l'université — « une ruine préhistorique » — il nous explique que presque tous les cours magistraux ont été supprimés. La matière traitée n'est pas imposée par le professeur, mais décidée en début d'année avec les étudiants. » Pour que le cours démarre bien et qu'on ne se perde pas en discussions stériles, il faut un enseignant qui soit en même temps un animateur de première classe, ce qui n'est pas toujours le cas », admet-il. Pourtant, il se félicite des rapports cordiaux qui règnent entre enseignants et étudiants en histoire. « Si l'on manque un cours pour une raison valable, on peut facilement téléphoner à un assistant ou même à un professeur et il vous aidera à rattraper votre retard. » Les horaires sont établis de telle façon que même les salariés peuvent suivre les cours.

Pour que l'« expérience Vincennes » marche, il faut évidemment des professeurs qui soient plus que des hommes de science et des étudiants qui soient plus que des « consommateurs passifs ».

Maurice Graber, un Suisse, préparait une thèse de théologie à Paris en mai 1968. L'année suivante il devenait assistant à la Faculté de théologie de Genève où les événements parisiens avaient fait leur marque. Pour lui, la qualité des relations humaines fournit une des clés du développement harmonieux des institutions universitaires. « A Genève, en 1969, j'ai senti un gigantesque désarroi, raconte-t-il, même si certaines réformes s'étaient opérées, les étudiants avaient l'impression que la situation était bloquée et les professeurs devant le désert étudiant, hésitaient à introduire de vrais changements. Cette situation m'a poussé à passer les trois quarts de mon temps en tâches non académiques, à rencontrer les étudiants en dehors des cours, là où ils se sentaient vraiment en confiance. Les enseignants, avec lesquels j'entretenais par ailleurs d'excellents contacts, trouvaient cela très bien mais en fait ils me déléguaient une responsabilité qu'ils auraient dû assumer eux-mêmes. » Maintenant aumônier protes-

liers de ses camarades elle en était ressortie cependant désabusée. « Tout a fini en queue de poisson, rappelle-t-elle. Le retour de De Gaulle et son discours, je les ai ressentis comme une déclaration de guerre. J'ai éprouvé une haine terrible contre le régime. La chape allait retomber.

### « Ouvrez les fenêtres de votre cœur »

« Les étudiants étaient trop romantiques, trop peu politisés. Ils manquaient de réalisme, de discipline, de cohésion. Les assemblées générales se déroulaient dans la pagaille. Les militants avaient tendance à être doctrinaires et rebutaient les non-politisés par une phraséologie incompréhensible. Nous étions pour la plupart célibataires et non salariés. Nous n'avons pas compris que le monde du travail avait son organisation à lui et ne pouvait abandonner, pour une grande aventure, ses objectifs à long terme.

« Finalement, mai 68 a été plus une révolte qu'une révolution. Une sorte de jeu.

faillifer



L'Assemblée nationale



Dejean - Gamma

Une élection à Nanterre

Responsabilité à tous les niveaux

Le professeur Passet anime à Assas une équipe de 25 assistants dont les opinions varient du libéralisme économique au marxisme. « Le travail d'équipe est beaucoup plus développé qu'avant 1968, souligne-t-il. Certes, c'est « usant » d'animer un groupe aussi diversifié, mais c'est une expérience extrêmement enrichissante. »

tant de l'Université de Genève, Maurice Graber estime que le rôle du chrétien à l'université est d'établir des « lieux de communion authentique ».

Noëlle Mariller, aujourd'hui cadre dans une maison d'édition, s'était lancée dans les événements de mai 68 avec enthousiasme. Elle étudiait alors à Dijon. Comme des mil-

Beaucoup d'aspirations justifiées, mais pas d'attitude responsable qui prenne le relais. Pour moi, l'année 1968-1969 a été morne et triste. J'étais désespérée et j'ai refusé de participer aux élections introduites par la loi d'orientation. J'avais l'impression que les étudiants ne pourraient jamais faire passer aucune de leurs propositions. »

*« L'humanité n'est pas un état à subir  
c'est une dignité à conquérir »*

Si, en dernière analyse, tout cela n'aboutit pour tant de jeunes, qu'à désillusion ou dé-faite, se pose alors une question essentielle : où et comment trouver ce qui satisfait en profondeur et de façon durable ? Les instruments d'un renouvellement de la société au niveau de l'individu sont-ils accessibles ?

**« Vivre, c'est réinventer la vie »**

Noëlle Mariller nous fait part alors de l'itinéraire qu'elle a suivi depuis : « Dans les années suivant mai 68, alors que je me trouvais devant un grand vide idéologique, j'ai rencontré des gens qui m'ont proposé autre chose. J'ai entendu un jour un patron s'exprimer en des termes qui m'ont bouleversée. Sa femme a aussi parlé et a dit qu'un vrai couple était fait pour construire ensemble et qu'ensuite l'oubli de soi nécessaire à la vie conjugale suivait naturellement. D'un seul coup, j'ai eu la vision d'un autre monde où les rapports sociaux (et familiaux, les deux étant liés) pouvaient être différents. A Caux, cette impression s'est renforcée. Cela a eu des conséquences sur ma vie personnelle. Je m'entends mieux avec mon frère. Je crois que j'ai appris à être plus attentive aux gens. Cela a donné un autre sens à mon désir d'écrire. Auparavant, c'était pour grimper à l'échelle, maintenant j'ai en plus un désir de témoignage, et d'aider les gens.

« En 1968, les étudiants se battaient moins pour des idées que pour un changement des relations humaines. Tout le monde maintenant s'intéresse à la qualité de la vie. On devrait comprendre que cela n'est pas simplement de ne pas être bousculé dans le métro ou d'avoir plus de loisirs, mais aussi de traiter ses collègues équitablement, d'être libre de toute amertume. » Et Noëlle, qui figurait parmi les dix-sept jeunes Français responsables de la rencontre « Pâques 73 à Paris », conclut : « Une des causes de nombreux conflits personnels ou politiques est la peur de l'autre, due le plus souvent à un manque de connaissance, ou celle de l'avenir. A Paris récemment, nous étions deux cents décidés à n'avoir peur ni des autres et de leur jugement, ni de l'avenir, décidés au contraire à nous sentir responsables. C'est avec la ferme résolution de porter dans nos pays, nos familles, nos occupations respectives le climat de sincérité et de confiance absolues qui régnaient à nos réunions que nous nous sommes séparés. »

Et lorsque nous demandons au professeur Passet ce qu'il attend des étudiants, voici ce qu'il nous répond : « Le sens des responsabilités. Que les jeunes remettent en cause toutes nos conceptions de vie, cela m'est égal ; ils sont là pour ça s'ils le font sans mépris pour leurs aînés et en s'interrogeant sur ce qu'ils veulent mettre à la place. Car on ne peut remettre en cause un système de valeurs que si l'on est soi-même porteur d'un autre système de valeurs. Il n'y a de société que s'il y a un certain nombre de règles et de buts communs. Ou bien un groupe les secrète spontanément ou ils lui sont imposés de l'extérieur. Un groupe d'hommes qui n'a que des droits est mûr pour la dictature. »

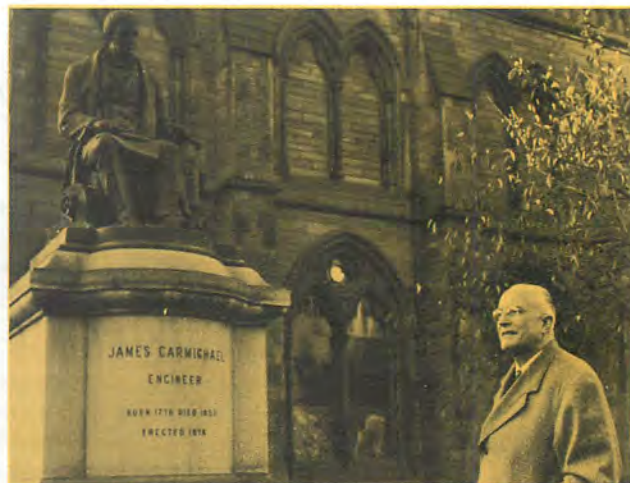
**« Tout enseignant est enseigné,  
tout enseigné est enseignant »**

Enseignants ou enseignés, révolutionnaires ou rangés, tous nos interlocuteurs ont, d'une façon ou d'une autre fait des choix de vie. Certains ont admis leur égoïsme ; d'autres nous ont raconté leurs expériences de « participation » et de « remise en question de soi » sans cacher ce que cela a impliqué d'efforts et de sacrifices personnels, sans s'en plaindre non plus. « Plus les structures sociales sont généreuses, plus elles sont moralement exigeantes. » Cette formule doit retentir comme un défi lancé à tous ceux qui veulent « changer la vie ». Souhaitons qu'il se trouve à l'université assez d'hommes et de femmes qui la relèvent et s'en inspirent dans leur vie et leur pensée.

\* Les intertitres de cet article ont été repris des inscriptions et déclarations qu'on a pu lire sur les murs de Paris et sur les banderoles des manifestations étudiantes depuis 1968. Réd.

Quelques-uns des jeunes Français et Suisses, animateurs de la rencontre « Pâques 73 à Paris », que nous avons relatée dans notre dernier numéro et qu'évoque dans cet article Noëlle Mariller (3<sup>e</sup> en partant du haut)





# ROBERT CARMICHAEL

1900-1973

*« C'est en 1948, raconte Robert Carmichael, que je suis venu pour la première fois à Caux et que j'ai décidé de vivre la qualité de vie qui m'était proposée. »*

*« L'année suivante je me retrouvais à Caux assis à la même table que Maurice Mercier. Je l'avais affronté avec violence dans la négociation des accords Matignon en 1936. Il était alors communiste et représentait les 800 000 ouvriers du textile tandis que je représentais les industriels. A Caux, nous avons trouvé un but commun et avons tous les deux profondément changé. »*

*Les noms de ces deux hommes demeureront liés, pour beaucoup, aux attitudes nouvelles qui ont animé les rapports sociaux dans l'industrie textile et aux accords qui ont été signés, bien en avance sur d'autres professions. Maurice Mercier, devenu en 1947 secrétaire de la Fédération du textile Force Ouvrière, et Robert Carmichael (tous deux sur la photo ci-dessus) donnaient priorité à la révolution de l'homme. La bataille qu'ils ont menée côte à côte a prouvé au monde que les intérêts de classe peuvent être transcendés par une passion commune de transformer la société. La maladie les a emportés tous deux à neuf mois de distance.*



Robert Carmichael a été un découvreur. Il eut le courage d'explorer jusqu'au bout les implications de sa vie patronale. Parce qu'il voulait en mesurer toutes les responsabilités, il dut en abandonner beaucoup de privilèges.

A cause de cet abandon, il a fait respecter les responsabilités patronales par des centaines de militants ouvriers dans maints pays. A cause de son engagement, il a partagé avec ceux-ci l'aventure d'explorer des solutions originales, de mettre en place des structures nouvelles, de faire œuvre de pionnier dans le domaine social et économique. Soutenu par les hommes qui s'étaient rangés à ses côtés, il est allé en découvreur au-delà des frontières de son industrie nationale, des limites de l'Europe même, de la dimension mondiale de l'industrie du jute, pour essayer de se

pencher avec sollicitude, comme patron, sur les besoins de l'humanité.

Le tranchant de sa qualité personnelle a pourfendu bien des préjugés, affronté l'hostilité, mais entraîné dans son sillage un nombre inestimable de ses collègues industriels, de militants syndicaux ou ouvriers, de personnalités politiques, de jeunes, d'hommes d'Eglise, d'hommes ordinaires.

Lorsque Robert Carmichael recevait à déjeuner, en 1948, un jeune Anglais inconnu qui s'était tout bonnement invité par téléphone, il était loin de soupçonner le bouleversement que cette visite apporterait à toute son existence. D'abord dans son cadre familial sur lequel, comme il disait lui-même, l'autoritarisme patronal avait quelque peu déteint. Puis dans l'entreprise qu'il dirigeait à Montereau et dans tous les organismes

Robert Carmichael descendait d'une famille de filateurs écossais fixée en 1848 près d'Amiens. On filait le lin dans la vallée de la Somme. Les Carmichael y apportent le jute indien et lancent une nouvelle industrie textile qui prospérera pendant un siècle.

Mobilisé à la fin de la première guerre mondiale, Robert Carmichael n'a pas le temps de pousser loin ses études et à 22 ans il commence aux côtés de son grand-père son apprentissage de chef d'industrie. Tandis que son père dirige les usines, il se forme à la gestion de l'affaire dans la meilleure tradition écossaise de rigueur financière.

C'est sans doute la raison qui le fait choisir très jeune pour prendre des responsabilités dans l'organisation patronale. Il est nommé président du Syndicat général de l'Industrie française du jute dès 1935.

Ci-contre : devant la statue d'un de ses ancêtres à Dundee.

M. et M<sup>me</sup> Carmichael que l'on voit ici avec l'une de leurs petites-filles, avaient célébré l'an dernier leur cinquante ans de mariage. Leur foyer s'était ouvert à d'innombrables visiteurs d'Europe et d'outre-mer.



## CHAEL - Les nouvelles frontières de l'industrie

Ci-contre : Robert Carmichael à Caux avec M. de Précigout (à droite) et M. Jean Rey, ancien président de la Commission des Communautés européennes.



Le combat mené par Robert Carmichael dans le monde s'appuyait sur la transformation des rapports humains qui s'était opérée dans sa famille, puis dans les entreprises qu'il dirigeait. Ici, on le voit à Montereau, avec les ouvriers de son usine dont il disait avoir tant appris.



Strong

Lorsque Robert Carmichael fut promu officier de l'Ordre du mérite, M. Jean de Précigout, président de l'Union des industries textiles, a déclaré : « Vos décisions et vos avis ont toujours été marqués d'une vue clairvoyante des évolutions nécessaires et du souci de faire régner plus de justice et plus de compréhension dans les rapports sociaux et dans les relations entre peuples... »

« Vous êtes aussi convaincu que l'organisation professionnelle doit être forte pour être efficace, qu'elle ne doit pas craindre le dialogue avec les organisations de salariés et qu'elle doit être européenne. »

« Vous n'avez jamais caché à quelle source vous trouviez l'inspiration de votre action. »

« Préoccupé des déformations d'une civilisation trop matérielle, mais convaincu aussi que c'est chacun de nous, et en commençant par soi-même, qui doit y apporter un supplément d'âme, vous vous êtes engagé totalement dans cette réflexion spirituelle sans vous arrêter aux limites de votre famille, de votre entreprise, de votre profession ou de votre pays. »

« Dans toute votre action, le trait commun est, je pense, la conviction que ce qui n'est pas possible aujourd'hui le sera demain pour peu que les hommes, ou au moins quelques-uns, sachent vaincre ce qui les diminue. »

où il détenait quelque responsabilité. Quelle ne fut pas la surprise d'un de ses amis lorsque Robert Carmichael lui dit un jour : « J'aimerais que tu viennes chez moi pour que nous examinions l'ensemble de ma situation financière et que tu m'aides à en soumettre chaque aspect, sans idée préconçue, à la volonté de Dieu. »

Un jour, des amis irlandais le pressèrent de participer à une rencontre où devaient se retrouver des protestants et des catholiques de Belfast. « Je souhaitais sincèrement y aller, dira-t-il plus tard ; d'un autre côté, je tenais beaucoup à ne pas manquer une réunion professionnelle au cours de laquelle j'entendais faire adopter une décision importante. »

« L'idée me vint alors non seulement d'accepter l'invitation irlandaise, mais de demander à mes collègues que la réunion soit présidée par l'homme





Leggat

*La misère qui régnait au Bengale, principale région productrice de jute du monde, détermina Robert Carmichael à entreprendre, dès 1951, une action d'envergure afin d'assurer aux paysans producteurs un prix aussi équitable que possible. Il fallait pour cela créer une Association européenne des industries du jute, afin d'être en mesure d'agir en ordre concerté ; Robert Carmichael et ses collègues la créaient trois ans plus tard. Il s'agissait d'assurer une juste rémunération des producteurs de l'Inde et du Pakistan ; de payer un prix normal aux intermédiaires qui faisaient un travail utile ; de construire une industrie du jute prospère aussi bien en Asie qu'en Europe ; de sortir un produit de qualité à des prix satisfaisants pour répondre aux besoins des consommateurs.*

*Robert Carmichael dut convaincre et entraîner nombre de ses collègues de France et d'Europe. Le moment décisif en fut la décision prise au Congrès du jute à Stockholm en 1959 où Carmichael mit en jeu son poste de président de l'Association européenne. Après une journée orageuse, les opposants acceptèrent sa politique et il fut mandaté pour entreprendre les démarches nécessaires.*

*Pendant de longues années, Robert Carmichael accomplit un patient travail pour tisser des liens de confiance avec le Pakistan. Sa droiture, sa sincérité, son engagement le firent connaître de milliers de gens de ce pays, qu'ils fussent ministres, industriels, syndicalistes, dockers ou étudiants. Ces nombreux contacts lui permirent d'amener un certain nombre d'hommes à concevoir la nécessité d'un accord avec l'Occident, et aussi avec l'Inde dont ils se méfiaient, sur la stabilisation des prix du jute brut.*

*Ces démarches aboutirent en 1964 à la conclusion, dans le cadre de la FAO, d'un accord de principe renouvelable chaque année entre Européens, Indiens et Pakistanais.*

*Ci-dessus : A Calcutta, Robert Carmichael rencontre des syndicalistes indiens du jute.*

*Robert Carmichael ne limitait pas sa sollicitude envers l'Inde à ce qui professionnellement le liait à ce pays. Dès que sa retraite le lui permet, il repart pour six mois en Inde, où il communiquera son expérience humaine pour tenter d'ébranler l'égoïsme de certains possédants. Pour des centaines d'hommes de toutes conditions et sous toutes les latitudes, Robert Carmichael a été un interlocuteur valable d'une France au cœur généreux et ouvert.*

*Ci-contre : M. Carmichael prend la parole à une réunion près de Bombay.*

dont les vues différaient complètement des miennes. Au retour, je questionnai anxieusement le collaborateur qui m'attendait à l'aéroport : quelle décision avait-on prise ? Il me répondit que personne n'était entré dans une polémique. Le président de séance avait mené le débat sans insister sur ses propres vues, et on s'était rallié à la décision que je souhaitais.

« Ce fut un choc ! Mon attitude de patron indispensable s'écroulait ! Je me rendis compte que je n'avais su jusqu'ici susciter autour de moi que soumission ou opposition et qu'il me fallait dorénavant apprendre à écouter ceux dont je négligeais les avis et à apprécier les solutions proposées. »

La recherche de Robert Carmichael portait aussi, de façon constante, sur le domaine des structures mêmes de l'économie. Pour lui, toute conception économique, toute refonte des structures de pouvoir et de commandement dans l'industrie qui ne ménageraient pas une place au changement de l'homme lui-même se verraient infirmées par les événements.

C'est d'ailleurs pourquoi il avait tenu à réorganiser son emploi du temps. Se consacrer aux gens, les aider à résoudre leurs conflits, à découvrir leur destinée, lui apparaissait finalement comme un gain de temps et d'énergie, une approche plus directe et plus efficace des problèmes les plus pressants.

Disponibilité : tel est le mot qui vient à l'esprit quand on pense à Robert Carmichael. Un P.D.G. disponible. Est-ce une anomalie à notre époque ? Ou est-ce une clé pour l'avenir de notre économie ?

On n'est pas disponible simplement parce qu'on sait s'organiser. Pour Robert Carmichael, c'était le souci délibéré de se mettre chaque jour, dès le réveil, dans la main de Dieu. Non pas l'abandon mystique à des forces irrationnelles, mais le transfert de propriété de sa vie, quotidiennement renouvelé, et aussi décisif qu'un acte notarié, pour que Dieu puisse effectivement se mouvoir en lui et faire usage de sa disponibilité.

Voir en Robert Carmichael un philanthrope ou un homme particulièrement doué pour les œuvres de la foi, c'est probablement méconnaître le ressort de sa personnalité. Ne le comprendront, parmi ses pairs comme parmi les hommes d'autres milieux, que ceux qui auront eux-mêmes accepté de remettre en question tout ce qu'ils tenaient jusque-là comme normal et raisonnable. C'est là une expérience qui se choisit et qui ne demande aucune prédisposition particulière. Quand on l'a faite soi-même, on prend conscience que la folie d'un homme engagé est après tout la suprême sagesse.

Jean-Jacques Odier



Leggat

## Mission impossible

*L'expérience d'un pasteur bâlois*

*Le pasteur Alfred Kunz travaille depuis douze ans dans une paroisse de la banlieue de Bâle où il était plus spécialement responsable des jeunes. Ses contacts se sont rapidement étendus à des jeunes de toute la ville, vivant en marge de la société ; depuis un an le pasteur Kunz a été libéré de ses fonctions paroissiales afin de disposer de davantage de temps pour ce travail dont il décrit ici l'orientation et l'origine, mais dont, par discrétion, il tait les résultats les plus probants.*

Le Christ n'est pas venu sur terre, me semble-t-il, pour y fonder une nouvelle religion, mais pour y allumer une flamme. Importe avant tout le rayonnement des chrétiens dans le monde pour qu'ils y soient « le sel de la terre » et non leur cristallisation dans des institutions ecclésiastiques. A travers le service des chrétiens, se crée une communauté d'où rayonnent l'amour, l'espoir, la foi.

Il me semble que, dans l'Eglise, le cheval missionnaire est toujours à nouveau attaché à sa queue : ce n'est que quand un homme a accepté l'enseignement de l'Eglise et confessé sa foi, que nous l'acceptons dans la communauté. Mais le cheminement missionnaire va en sens inverse : c'est par notre amour qu'un homme entre dans la communauté, quoi qu'il pense ou croie, et quelle que soit sa manière de vivre. Vue sous cet angle, la communauté chrétienne devrait n'avoir aucune condition d'entrée, n'exclure personne, être prête à donner une place à chacun.

### Voir psaume 138

Il y a près de trois ans, j'ai fait une expérience dans ce sens qui fut décisive pour moi. C'est à cette époque que j'entrepris mon premier essai de week-end avec des jeunes drogués. J'espérais y avoir de bonnes conversations — hélas tout tourna mal. Nous étions à peine arrivés dans notre lieu de rencontres, un village, que quelques-uns des jeunes que j'avais amenés se mirent à prendre de fortes doses de drogue. Impossible de converser — le contact ne s'établissait

entre eux que par des jeux érotiques et sexuels. Les paysans qui voyaient ça en étaient horrifiés. Quant à moi, j'étais réduit à l'impuissance, incapable de rien faire et de rien dire. Dans la maison, le bal continua ainsi jusque vers deux heures du matin. Seul dans ma chambre, j'étais assis au bord de mon lit, déçu, soucieux, perplexe, me demandant si je ne ferais pas mieux de fourrer tout mon monde dans ma vieille auto et de les ramener tous au petit jour à Bâle.

En proie à la plus grande incertitude, je pris ma Bible et commençai à lire le psaume 138 ; et je tombai sur ce verset : « L'Eternel agira en ta faveur. »

Ce fut comme une étincelle. Tout devint clair. Il était bien évident que je ne pouvais rien faire ; mais Dieu agirait-Il si je me séparaient maintenant de ces jeunes ? Non — je devais persévérer jusqu'au bout, rester, même si j'étais dans l'incapacité d'agir. Je n'avais pas le droit de m'enfuir tant que ma présence était ne fût-ce que tolérée par ces jeunes ; je devais tout endurer, quoi qu'ils fassent. Etre là pour eux ; sinon il ne reste plus rien. Sans demande, sans intention cachée, sans condition. Simplement être là.

### Où sont les « gens d'Eglise » ?

Ce fut une leçon dont je ne mesurai la portée qu'au cours des années suivantes. Depuis cette nuit-là, je me suis trouvé dans des situations avec des jeunes, drogués ou non, que j'avais humainement envie de fuir. Pourtant, j'avais appris à « endurer » sans poser mes conditions. Ma seule présence est un témoignage. Quoi qu'il en soit, ces jeunes m'invitaient toujours à revenir avec eux. Mais la fois suivante, je n'ai accepté qu'à la condition qu'ils ne se « défoncent » pas. Ils tinrent parole et cela amena un échange des plus fructueux sur le sens de la vie.

Presque chaque semaine, des gens viennent me voir pour offrir leur aide, prêts à faire n'importe quoi : de jeunes médecins, des élèves d'écoles sociales, des ménagères sans occupation, des enseignants, des agriculteurs, des juristes. Mais je suis frappé de ne voir parmi eux que peu de « gens d'Eglise ».

Je suppose que ceux qui se disent chrétiens se meuvent encore trop dans leurs propres cercles et n'ont pas encore goûté à l'expérience libératrice que fait celui qui se laisse fondre comme un grain de sel dans un tout. Car précisément, quand nous nous laissons « fondre », nous n'avons plus rien à craindre pour le Royaume de Dieu. C'est par la perte de notre « moi » que le Royaume se révèle. Celui-ci ne dépend pas d'une influence ecclésiastique, de la valeur d'un enseignement, du crédit d'une institution — toutes formes d'une puissance temporelle que Jésus a rejetées comme non-chrétiennes.

Encore un exemple : je roule en compagnie d'un jeune architecte gauchiste et athée ; nous allons voir un anthroposophe, chez qui nous devons rencontrer d'autres jeunes et examiner dans quelles conditions nous pouvons construire une baraque sur un terrain mis à notre disposition par l'Etat et pour laquelle des sœurs catholiques nous offrent l'argent nécessaire, pour faire un foyer d'accueil pour des « cas sociaux ». Tout mon travail consiste à mettre en marche ce carrousel multicolore. Il est ainsi décidé que les jeunes qui y viendraient pourraient non seulement y travailler mais aussi y étudier. On m'invite à participer à des discussions en temps que chrétien et théologien. Cela doit déboucher sur un dialogue ; je dois présenter mes idées en concurrence avec d'autres, et accepter d'avance la contestation. Je ne dois pas chercher à dominer la discussion, à prouver quoi que ce soit, à avoir raison ; je suis simplement là pour servir, en toute simplicité. C'est ainsi que j'ai appris beaucoup de choses moi-même de mes jeunes interlocuteurs.

### Le courage d'aller de l'avant

Faisant ainsi des expériences si riches, je m'étonne qu'on se pose encore tant de questions angoissées dans les églises au sujet des bancs vides, de la non-pénétration du message chrétien et que l'on parle même d'un recul de la foi. Ne peut parler d'un recul que celui qui n'a pas mis la marche avant ! Alors, en se lançant à l'offensive, il découvrirait combien il est posé de questions à la foi dans le monde d'aujourd'hui, et combien peu tout cela dépend des institutions établies, fussent-elles de l'Eglise, mais des chrétiens qui ont le courage d'aller de l'avant.

*Alfred Kunz.*

## Autour du monde avec le Réarmement moral

### Le livre de l'heure

*Le Livre Noir et Blanc*, dans sa version française : un intérêt croissant. A Paris, en province, des groupes de jeunes se rassemblent pour en étudier le contenu. Dans le Pas-de-Calais, des lycéens l'ont vendu à la sortie des messes. Deux jeunes filles, qui tenaient un stand du livre à une kermesse dans la banlieue sud de Paris, nous disent : « En quelques heures nous avons écoulé presque une centaine d'exemplaires. Le sous-titre « Guide du révolutionnaire » ne passait pas inaperçu. »

### Déclaration du gouverneur de l'Assam

Le gouverneur de l'Assam, M. B. K. Nehru, a présidé personnellement à l'inauguration de la maison du Réarmement moral à Jorhat, dans le Nord-Est indien, dont nous avons parlé dans le dernier numéro. « Ma présence ici, a-t-il déclaré, a une triple signification que je définirai par trois négations, importantes à mon avis. L'une, c'est que le Réarmement moral n'est pas une activité sectaire, sinon je ne serais pas ici... Deuxièmement, il ne s'agit pas d'une activité politique, ce qui, là aussi, aurait rendu

ma présence impossible. Enfin, il ne s'agit pas d'une organisation subversive. Tout cela a son importance... »

« Votre travail a tout mon appui. J'espère que les habitants du Nord-Est, grâce à votre exemple, seront plus tolérants les uns avec les autres et plus dévoués à la cause de l'humanité et moins à celle de leurs loyautés mesquines. »

### Un mime français à Londres

« Nous vivons dans un pays libre, écrit dans le *Sunday Times* le critique théâtral bien connu Harold Hobson. La censure au théâtre a été abolie. Tout peut être dit sur scène, et à peu près tout peut y être fait. Dans cette atmosphère de tolérance extrême, je ne vois vraiment pas — comme c'est le cas dans la revue du Réarmement moral GB (Théâtre Westminster) — pourquoi il ne serait pas possible d'exprimer aussi sur scène les sentiments de bienveillance traditionnelle et d'affection sans être chahuté. « Beaucoup dépend, bien sûr, de la façon dont de telles choses sont dites. Quiconque possède la moindre jugeote en matière d'art théâtral doit reconnaître que dans ce spectacle elles sont fort bien dites. »

Harold Hobson critique favorablement plusieurs sketches et ajoute : « Le plus impressionnant — et c'est là une scène amusante, tou-



chante et méticuleusement observée — est Michel Orphelin dans le mime du pêcheur que les larmes d'un enfant persuadent, bien contre son gré, de rejeter à l'eau le poisson minuscule qui est sa seule prise de la journée. Des larmes me sont venues aux yeux, ce qui ne m'était pas arrivé même avec le grand Marcel Marceau. Puisque M. Orphelin semble être Français, je ferai montre de ma connaissance de sa langue maternelle en disant que son mime est *un chef-d'œuvre*. »

Le *Daily Telegraph* écrit pour sa part : « Michel Orphelin est un délicieux comique et mime français que nous nous réjouissons vraiment de revoir à nouveau. »

La presse s'est montrée très élogieuse de GB. Quelques exemples : « Même le critique théâtral le plus cynique se trouve en train de fondre. GB est une aimable réplique à la société permissive. Parfois très drôle. » (*Daily Mirror*). « Ce divertissement

nous change de la mode des spectacles d'égout. » (*Birmingham Post*). « Ce qui caractérise ce style de satire, c'est qu'avec le rire et la perspicacité, il y a aussi la compassion. L'espoir, non la malveillance, domine. » (*Time and Tide*).

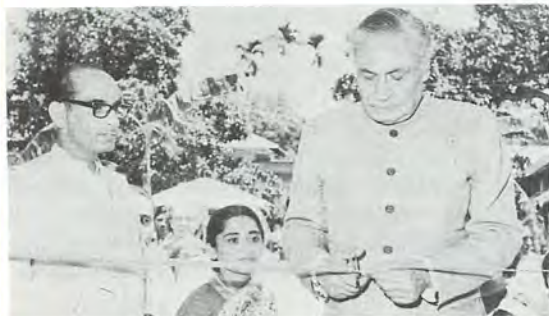
Le Théâtre Westminster réserve des places pour GB jusqu'à la fin juillet.

### Lorraine : semaine d'action dans un collège

Un collège mariste de Lorraine a ouvert ses portes pendant une semaine à une équipe du Réarmement moral. A la demande de l'aumônier, six jeunes de France, Suisse et Nouvelle-Guinée se sont improvisés professeurs et ont donné dix-neuf heures de cours sur les principes et l'action du Réarmement moral aux 290 élèves de seconde, première et terminale. Insistant sur le côté pratique de leur philosophie, ils ont offert à leurs élèves l'occasion de faire un moment de silence pour se mettre à l'écoute de leur voix intérieure. Plusieurs sujets « brûlants » sont ainsi venus sur le tapis, notamment celui des relations avec les professeurs. Que des jeunes de nationalités et confessions diverses puissent collaborer aussi étroitement a intrigué les collégiens qui ne se sont pas privés de poser d'innombrables questions.

### Deux conférences récentes

Deux rencontres du Réarmement moral ont eu lieu récemment : l'une à Vancouver pour l'Amérique du Nord, l'autre en Papouasie-Nouvelle-Guinée.



Le gouverneur de l'Assam inaugurant la maison de Jorhat. A gauche, le président de la municipalité.

# DANS LA MÊLÉE

## Quelle sorte d'éducation voulons-nous ?

Lettre à des parents d'élèves

La cour  
du Lycée Lakanal  
à Sceaux



Le bulletin trimestriel *Sursaut*, publié en France par l'Association « Appel à la majorité silencieuse » a consacré son premier numéro de l'année à l'éducation. Il s'élève notamment contre ceux pour qui l'érotisme et la pornographie sont des moyens d'établir leur emprise sur la jeune génération. *Sursaut* tire donc la sonnette d'alarme. Ce qui manque souvent en pareil cas, c'est de pouvoir faire état d'actions positives entreprises pour retourner le courant. C'est pourquoi il vaut la peine de citer la lettre qu'un professeur d'éducation musicale au Lycée Lakanal, à Sceaux, a écrite à des parents d'élèves après les divers remous suscités par la distribution de tracts sur la sexualité dans les deux lycées de Sceaux. Devant la gravité des événements, ce professeur s'est senti tenu de faire part à ses élèves de ses convictions les plus profondes dans le but « non de raviver une polémique mais de contribuer, si possible, à résoudre une crise ». Dans le même sens, et par souci de clarté, il écrit aux parents une lettre qui est reproduite intégralement dans le bulletin *Sursaut*.

M. Burel insiste d'abord sur le droit des parents. « En tant que contribuables et en raison du caractère obligatoire de l'enseignement, écrit-il, les parents sont en droit d'exiger que l'éducation donnée à leurs enfants soit neutre, et, à ce titre, ne puisse s'opposer à leurs principes. Même au nom de la « liberté pédagogique », nul ne peut enfreindre cette règle sans porter atteinte à la laïcité. Comment s'étonner que certains protestent ?

### Choisir entre deux morales

« Quelle éducation veulent les parents ?  
a) N'est-ce pas celle qui consiste à aider leurs enfants à s'élever, à développer le meilleur d'eux-mêmes, à rester maîtres de leurs instincts, à former leur conscience et leur jugement pour faire d'eux des hommes libres ? Ceci me semble en tout cas conforme au bon sens et à une morale élémentaire.

» Cette éducation, ni facile, ni toujours agréable, n'en est pas moins nécessaire. Les enfants ne m'ont pas contredit quand je leur ai exposé ce point de vue.

b) Par contre, quand certains tracts revendiquent la liberté de faire tout ce qui plaît, ils proposent une autre morale, celle du plaisir et de la facilité, morale dite *permissive* sans obligation ni interdiction.

» Si certains parents optent toutefois pour cette morale, j'aimerais qu'ils me le fassent savoir, car alors, je m'abstiendrai de demander un effort quelconque à leurs enfants contre leur gré, soucieux que je suis de respecter toutes les opinions. »

Le professeur Burel aborde ensuite la question de l'éducation sexuelle ; la liberté d'information que réclament les divers tracts distribués aux portes du lycée ne donne pas à son avis « le droit de violer la laïcité ni la sensibilité des jeunes consciences ». Et il ajoute : « Si nos jeunes ont parfois besoin d'un exutoire à leur trop-plein de vitalité, ne serait-ce pas qu'il leur manque un but assez exaltant pour entraîner l'adhésion de leur esprit et assez grand pour mobiliser leurs forces vives ? »

Enfin, sur la question de la société, dont certains affirment qu'elle est condamnée, le professeur de Sceaux écrit : « Ce qui est révoltant et condamnable, c'est l'hypocrisie et non la morale. Egoïsme, arrivisme, démission, culte de l'argent et du sexe, perversion des arts et des lettres, exploitation et racisme sous toutes leurs formes, n'ont aucun rapport avec les bons principes mis en façade. N'est-ce pas par ces innombrables compromissions que notre société se condamne et se détruit ?

» Par quoi faut-il la remplacer ? Un bon nombre des tracts diffusés dans nos lycées proposent un système dont le but est de « changer la vie. »

» Avant d'opter pour ce système, j'aimerais savoir ce qu'il recouvre exactement, notamment s'il s'agit d'une société avec ou sans famille, avec ou sans liberté. »

Posant alors le problème de savoir comment changer la société, M. Burel rappelle que les communistes « rêvent de susciter un homme nouveau, défini par le XXII<sup>e</sup> Congrès du Parti communiste de l'URSS comme étant honnête, pur et désintéressé ». A ces trois critères, que l'homme peut décider

d'appliquer de son plein gré à sa vie, le professeur souligne « qu'il faut en ajouter un quatrième, l'amour, qui implique le don de soi. Il engendre aussi la Vie. C'est là un fait naturel devant lequel la recherche du plaisir sexuel sans risque n'est plus qu'une caricature, héritée précisément de cette « morale bourgeoise » critiquée et condamnée. Cette caricature, qui n'a d'ailleurs rien de pur ni de désintéressé, dissipe inutilement les énergies individuelles et entraîne la décadence de la société. »

Et M. Burel conclut : « Telles sont les idées que j'ai plus ou moins abordées et développées devant vos enfants, en insistant notamment, dans les plus petites classes, sur le conseil suivant : *ne vous laissez jamais détourner de vos parents, pour quelque raison que ce soit.* »

### « Répondez-moi »

Suivait un questionnaire auquel les parents étaient priés de répondre...

M. Burel y demandait :

« 1. Estimez-vous que la famille doit rester la cellule de base de la société de demain ?

» 2. Estimez-vous que les critères d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour devraient être à la base de l'éducation, en famille comme à l'école ?

» 3. Estimez-vous que, sur cette base, CHANGER LE MONDE, en commençant par soi-même, son entourage et son propre pays, puisse être un but à proposer aux jeunes de notre temps ? »

A ce questionnaire, de nombreux parents ont rapidement répondu de façon positive et souvent enthousiaste pour appuyer l'initiative du professeur, « aussi courageuse qu'indispensable pour la sauvegarde d'une civilisation en pleine mutation », comme l'écrivaient M. et M<sup>me</sup> C. M., de Sceaux.

Une collaboration active s'amorce maintenant entre le professeur et ces parents, pour s'attaquer et remédier très concrètement à la situation actuelle dans le lycée.

## CAUX 1973 : une ère nouvelle, oui, mais à

Les conférences de Caux ont toujours été marquées d'une certaine audace.

Audace des rencontres qu'elles rendent possible entre des hommes qui normalement ne s'adresseraient pas la parole, si ce n'est dans la froideur de contacts officiels, et qui apprennent ainsi à « écouter l'autre ».

Audace de proposer à l'homme des points d'ancrage clairs dans sa conscience, à l'heure où tant de gens — des puissants, mais aussi une foule de gens ordinaires — s'estiment en droit de faire bon marché des critères qu'ils s'attendent à voir respecter par les autres.

nés par l'un des leurs. Celui-ci est animé par la perspective esquissée par Maurice Mercier, peu de temps avant sa mort l'an dernier : « Les objectifs historiques du syndicalisme sont maintenant presque atteints en Occident. Nous devons nous tourner vers une tâche encore plus grande qui consiste à nous battre pour que toute l'humanité ait de quoi vivre ; il nous faut 10 syndicalistes français, 10 syndicalistes allemands et 10 syndicalistes anglais qui se consacrent à cette tâche. » Avant de venir à Caux, l'autocar anglais se sera arrêté aux Pays-Bas et dans la Ruhr.

malgré leurs efforts personnels, leur dévouement, en dépit de toutes leurs capacités mobilisées arrivent difficilement à « tenir le coup » devant ces changements si rapides. Une nouvelle éducation pour notre temps s'impose : découvrir et trouver ensemble les nouveaux objectifs qui vont passionner les prochaines générations, et nous entraîner, éducateurs et étudiants dans un même combat pour l'humanité de demain. »

« Pourquoi les étudiants se révoltent-ils ? lit-on dans l'invitation à ces journées. Comment changer tout ce qui va de travers dans le monde, tout ce qui est faux ? Si les étu-



Audace de croire que Dieu peut changer l'homme — et par là changer les situations les plus difficiles, à l'heure où les sujets d'inquiétude et de cynisme ne manquent pas.

Faut-il le répéter : Caux n'est pas le rassemblement d'adhérents à un mouvement. Ce qu'on y cherche, c'est plutôt à mettre les gens en mouvement afin de changer le cours de l'histoire.

On trouvera ci-dessous exprimées les raisons d'être des principales rencontres prévues cet été. Celles-ci s'inscrivent dans une perspective générale : « Une ère nouvelle, oui, mais à quel prix ? »

### Scandinaves et Britanniques

Le 13 juillet verra l'arrivée d'une centaine de Scandinaves, venus en avion spécial de Stockholm et d'Oslo. Arriveront dans la même journée, par un autocar spécial, des militants syndicalistes britanniques, entraî-

Au même moment, Canadiens, Américains, Irlandais convergeront vers Caux, de même que des délégations venues d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine. Dans ce cadre vraiment mondial, les rencontres spéciales permettront à tous ceux qui y participeront d'acquérir une perspective aussi originale qu'universelle.

### Educateurs

A propos de la rencontre d'éducateurs, d'étudiants et de parents, de tous ceux qui se sentent concernés par l'avenir de l'École, qui aura lieu du 27 juillet au 13 août, une enseignante nous écrit : « C'est bien banal d'affirmer que nous sommes dans un monde en pleine mutation : technique, scientifique, morale. Comme le disait Camus : « L'homme a de la peine à se suivre lui-même » — tout va si vite. L'école est prise aussi dans ce tourbillon ; les enseignants

diants sont conquis par les idéologies basées sur la haine, la violence, le blâme d'autrui — et l'athéisme qui les accompagne — c'est qu'on ne leur a souvent pas proposé quelque chose de plus grand, une idée-force à laquelle ils puissent engager leur vie. »

### Hommes d'Eglise

A l'heure de l'œcuménisme, des hommes d'Eglise de plusieurs confessions ont pris l'initiative d'inviter leurs collègues à Caux, du 15 au 23 juillet, ainsi que tous les laïcs que préoccupent les grandes questions des rapports entre la foi personnelle et l'engagement social et politique des croyants. Ces hommes sont intimement convaincus que l'Esprit saint est actif dans le monde d'aujourd'hui et que chacun peut se mettre à Son service. Dans cette perspective, ils aimeraient rechercher spécialement le lien qui



## quel prix ?

existe entre le changement des hommes et celui des structures.

« Grâce à la saine auto-critique personnelle du genre que celle que procure Caux, souligne un ecclésiastique, Dieu redevient proche ; nous cessons d'être désarmés devant les attaques du Mal autour de nous dans un monde déchristianisé. »

### Hommes politiques

Les hommes politiques sont confrontés avec des problèmes de conscience bien difficiles à résoudre. Que l'on pense par exemple, aux questions que soulèvent les nouvelles lois sur la famille, sur l'avortement, sur l'éducation. Comment aussi concilier les intérêts particuliers immédiats de ceux qui les ont élus, et ceux d'une communauté plus grande, qu'elle soit nationale, européenne ou mondiale ? Comment distinguer entre l'opinion d'une majorité « silencieuse » et les avis bruyants d'une minorité qui pose souvent des questions pertinentes ?

Les parlementaires de sept pays européens qui s'étaient rencontrés à Caux l'été dernier, ont trouvé dans le dialogue qu'ils ont établi, ainsi que dans la dynamique du silence quotidien, des sources d'inspiration insoupçonnées pour leur vie politique. Cette année, des députés de onze pays ont lancé une invitation à leurs collègues députés du monde entier à les rejoindre à Caux du 25 août au 2 septembre. Parmi les signataires se trouvent deux ministres de l'Éducation en exercice (Norvège et Australie). A l'ordre du jour de ces rencontres : comment recréer un climat de confiance entre l'Eu-

rope et l'Amérique ; comment construire en Europe « un ordre social sans contrainte » auquel toutes les minorités puissent participer ; comment combler les fossés de méfiance entre les hommes politiques et « la base » ; et toute question qui tient à cœur de l'un ou l'autre des participants.

### Industriels

Du 6 au 10 septembre, des industriels européens invitent leurs pairs.

Préoccupés surtout de l'atmosphère de guerre économique qui se développe dans le monde, ils désirent chercher quelle nouvelle approche humaine pourrait désamorcer les tensions. Les économies européennes, américaine et japonaise semblent prêtes à s'affronter d'une façon qui serait désastreuse pour les peuples du monde. Les détenteurs de certaines matières premières sont décidés de prendre aujourd'hui par la force de leur cohésion leur revanche d'une injuste exploitation passée.

Ces problèmes, s'ils ont des dimensions politiques certaines, ont une dimension humaine, faite de la pratique du comportement de chaque homme d'affaires.

Réfléchir à ce comportement, trouver à celui-ci des motivations nouvelles, telles sont les raisons pour lesquelles ces hommes d'affaires des divers continents se retrouveront au sein de la conférence de Caux au début de septembre.

*Soulignons qu'il n'est pas besoin d'être industriel, homme politique, enseignant ou homme d'Eglise pour venir à Caux. Chacun y sera toujours le bienvenu, quels que soient son âge, sa profession, sa confession, sa race, ses convictions politiques ou religieuses.*

### Menace

Ce n'est pas l'ordinateur qui menace notre liberté individuelle, c'est l'homme.

Jacques Maisonrouge,  
président de I.B.M.

### Loyauté

Quand on attend d'un homme qu'il fasse passer la loyauté envers son supérieur avant celle qu'il doit à sa conscience et à son jugement, c'est que la loyauté prend trop de place dans la hiérarchie des vertus. Demander d'autrui une telle loyauté est souvent le fait d'hommes qui sont centrés sur eux ou n'ont aucune confiance en eux-mêmes ; et une telle loyauté trahit souvent le véritable intérêt du supérieur au profit des intentions qu'on lui prête.

Time (à propos de Watergate)

### Santé

Après vingt ans de service, ma santé est bonne et je suis un homme heureux.

D<sup>r</sup> Candau,  
directeur général de l'O.M.S.  
qui vient de prendre sa retraite

### Nettoyage

Les préparatifs (de la confrontation économique USA - Europe - Japon) devraient débiter par un grand nettoyage de printemps, chacun balayant devant sa porte avant de s'installer devant la table de conférence.

Pierre Drouin, *Le Monde*

### Libération

Un éducateur qui se voulait d'avant-garde avait appris à des enfants d'une école maternelle à dire : « Je me libère » en barbouillant un mur de peinture. Une mère demanda à participer à l'expérience. Saisissant le pinceau elle couvrit le mur de grands traits de peinture en prononçant la phrase rituelle ; puis elle s'approcha de l'éducateur, le peignit des pieds à la tête en disant : « Je me libère ! »



**SULZER**  
Succursale de Lausanne. Tél. 021/277411

**chauffage  
climatisation**